Jean Daum

De la gueule des fours à la bouche des canons

Au milieu de l'été 1914, la Grande Guerre mobilise toutes les classes de la société, du patron à l'ouvrier. À Nancy, la famille Daum suit attentivement les évènements. Des discussions passionnées résonnent dans la maison en « U » édifiée en bordure du bras mort de la Meurthe, à l'extrémité du faubourg Sainte-Catherine. Les débats sont d'autant plus animés que les quatre neveux d'Antonin Daum, tous fils de son frère Auguste disparu cinq ans plus tôt, s'apprêtent à rejoindre le célèbre 20e corps d'armée commandé par le général Foch. Pour ces « exilés » originaires des territoires annexés par l'empire germanique en 1871, l'heure de la revanche a sonné. Cependant, l'un deux ne survivra au premier conflit moderne de l'histoire : Jean Daum sera tué lors de la bataille de Verdun dont on commémore le centenaire durant cette année 2016.

Été 1914 : les frères Daum sont mobilisés

Une passerelle métallique, immortalisée par le peintre Émile Friant avec son tableau « *Les amoureux* », relie la demeure familiale des Daum à la Place Stanislas qui n'est qu'à quelques enjambées. Dans les cafés-restaurants qui la bordent, la mobilisation générale marque la fin d'une époque.

Comme beaucoup de nancéiens, les Daum sont des expatriés venus de la Lorraine annexée et d'Alsace après la défaite de 1870. Ils ont refusé la domination germanique mais ont dû se soumettre à une procédure administrative humiliante leur demandant « d'opter pour la nationalité française »[1]. Natif d'Haguenau, Jean Daum, le patriarche, était notaire à Bitche. Il a dû se résoudre à vendre son étude avant d'échouer à Nancy. Après bien des péripéties, il s'est retrouvé à la tête d'une verrerie en difficulté dans laquelle il avait imprudemment injecté de l'argent.

À la veille de la Grande Guerre, la verrerie Daum prospère. Deux des fils de Jean Daum, Auguste et Antonin que l'histoire baptisera « Les frères Daum », ont pris la suite après la disparition de leur père. En moins d'un demi-siècle, ils sont parvenus à rivaliser avec Émile Gallé, le « maître », avec lequel ils ont partagé le Grand Prix de l'Exposition Universelle de Paris en 1900.

Jean Daum est âgé de 28 ans. Il appartient à la troisième génération, celle qui est née à Nancy. Baptisé du même prénom que son grand-père disparu en 1885, l'année de sa naissance, il est le second des cinq enfants d'Auguste, décédé en 1909. Marié à Marie-Louise Batault avec laquelle il a déjà eu trois enfants, il travaille à la manufacture depuis 1907. Même si à l'image de son père il s'affirme plus comme un gestionnaire qu'un artiste, il fréquente assidument les ateliers, de la Halle où le verre en fusion gigote au bout des cannes, aux ateliers silencieux de la décoration sans oublier ceux de la gravure où les roues et les meules gémissent en cris stridents.

Les embusqués de Nancy

Les quatre frères Daum ont tous effectué leur service militaire dans l'artillerie où ils se sont familiarisés avec le fameux canon de 75 mm. Dès la fin du mois de juillet 1914, Jean retrouve le 8e régiment d'artillerie de campagne stationné caserne Drouot. Sous-lieutenant de réserve, il revoit quelques connaissances, dont l'un des fils du général de Castelnau qui commande la 2e Armée en Lorraine, et le capitaine Maurice Fould issu d'une vieille famille de banquiers ; l'une des branches, à laquelle appartient ce dernier, administre les aciéries de Pompey.

Le sous-lieutenant Daum ouvre un carnet de guerre dans lequel il va s'atteler à consigner les évènements dont

il sera l'acteur et le témoin, sans renier l'esprit critique et rigoureux qui le caractérise. Il ne cache pas son agacement face aux cafouillages et à l'attitude des militaires rappelés ou de carrière qu'il côtoie et trouve parfois peu motivés ou préoccupés par leur sort personnel. En découvrant les chauffeurs des automobiles et camions garés dans la cour de la caserne, il s'insurge : *Ces chauffeurs sont recrutés parmi la haute aristocratie des Embusqués de Nancy. Il est évidemment, sinon indispensable, du moins de la plus grande utilité que ces voitures soient pilotées par des tabellions comme Léon L., des architectes comme A., cependant que, très probablement, leurs chauffeurs servent dans la troupe…*

Chez les Daum, on est proche de l'ouvrier. D'ailleurs, l'on partage la vaste demeure en « U » dont les ailes sont occupées par quelques collaborateurs. Dans les évènements qui assombrissent l'avenir, aucun n'a l'intention de se dérober, ni même de rechercher un poste à l'arrière ou dans un état-major feutré. L'on tient à connaître le sort des verriers dont la grande majorité va devoir se battre en première ligne.

L'été 1914, en Lorraine, est très chaud, ponctué d'orages qui délitent le sol en boues gluantes et glissantes. La difficulté est grande pour déplacer les canons tirés par des attelages équestres. Durant la première quinzaine d'août, Jean Daum croise Foch au moins à deux reprises. Il ne l'apprécie guère ; il déplore sa manière grossière et les termes blessants qu'il emploie lorsqu'il s'adresse à ses subordonnés. Les 19 et 20 août, alors qu'il pressentait que l'armée française était attirée dans un piège, il se bat dans le couloir de Morhange. La lutte est terrible au point qu'il faut battre en retraite sous les tirs meurtriers de l'artillerie adverse. La guerre commence mal mais les jours qui suivent, Jean Daum participe à des combats à l'issue desquels les Allemands sont arrêtés aux portes de Nancy. Il est engagé au Léomont, près de Lunéville, où il voit pratiquement l'adversaire dans le blanc des yeux.

De la Belgique à l'Artois

Durant l'automne 1914, la guerre de mouvement se propage en direction du nord-ouest de la France. Une course effrénée conduit les armées jusqu'en Belgique, sur les rives de la Mer du Nord, avant que les positions ne se figent dans des tranchées. Dès lors, il faut endurer les intempéries et les bombardements tout en menant des assauts contre des murailles de feu et d'acier qui hachent des milliers de vies humaines. À la fin de l'année 1914, Jean Daum est dans le secteur de Langemark, en région flamande. Ses journées se passent à observer les positions adverses et à régler quelques tirs. Le 14 février 1915, il apprend qu'il est nommé lieutenant ; puis il gagne le secteur d'Arras où il est engagé dans la première bataille d'Artois.

Le 11 mai 1915, le 8e d'artillerie appuie les fantassins qui s'évertuent à percer la première ligne. La canonnade est si puissante que le maître-verrier est à moitié sourd ; ses oreilles sifflent continuellement. Dans une lettre à son épouse, il s'attarde sur les heures qu'il vient de vivre : *Tu aurais une idée du chahut en te disant que mes pièces étant à 13 mètres les unes des autres, j'étais obligé de faire les commandements par gestes : le téléphone, qui les recevait du capitaine Fould pour me les transmettre, était à 2 mètres sous terre et j'étais au bord du trou, avec un intermédiaire entre lui et moi, qui hurlait à pleins poumons… J'ai pu seulement hier soir me laver un peu. Je te laisse deviner la couche de poussière qu'il y avait sur la sueur collée à la peau. Les mains étaient toutes gluantes.*

Sous la pluie, protégé par une bâche et un caisson, le lieutenant Daum poursuit sa narration qui devient plus grave et critique : *Les succès sont comme toujours malheureusement achetés par un assez grand nombre de vies de fantassins. À côté de nous, chez les Marocains qui ont fait merveille, le fils du docteur Guérin, de la faculté de médecine [Nancy], capitaine aux Tirailleurs, a été tué. Son pauvre frère, Henri Guérin, ne sait comment l'annoncer à ses parents… Dans notre corps d'armée [le 20e], la 39e division s'est très brillamment conduite tandis que le 26e s'est montré au-dessous de sa réputation. Heureusement le 79e a sauvé l'honneur.*

Pour un déjeuner avec Marie-Louise

Tout en prenant soin de ne pas dévoiler les noms des lieux où il se trouve, Jean Daum s'efforce de rassurer sa jeune épouse. Même si son vocabulaire trahit sa fonction de chef d'entreprise notamment lorsqu'il évoque le coût de la guerre tant humain que matériel, il relativise en parlant des bons moments. Il donne ses impressions, parle du courage, de la peur.

Le jeudi 17 juin 1915, le lieutenant Daum se lève tôt. Depuis une semaine, son groupe est au repos à Lignereuil, 4 km au nord-ouest d'Avesnes-le-Comte. Il enfourche une bicyclette de l'échelon de la 5e batterie et prend la direction de l'Ouest en suivant la route reliant Arras à Montreuil-sur-Mer. À 6 h 30, il est à Saint-Pol-sur-Ternoise, petite ville voisine du front constamment occupée par des militaires. Puis il poursuit en automobile jusqu'à Hesdin où, à l'hôtel de France, il trouve un petit mot de son épouse qui assure ne pas pouvoir dépasser Étaples, non loin du Touquet. Un officier d'administration aimable l'emmène dans son véhicule jusqu'à Calais où il peut enlacer Marie-Louise. En quête d'un peu d'intimité, le couple s'échappe du port que la guerre a transformé en un vaste camp retranché, base arrière des troupes françaises, belges et britanniques. Il repart vers le Sud et déjeune à Montreuil-sur-Mer, à proximité de la gare. Les retrouvailles, à quelques arpents du champ de bataille, sont chargées d'une intense émotion. Quelle transition ! Une once de bonheur et de douceur au milieu du chaos ! Mais le temps se dérobe comme le sable fin qui s'écoule entre les doigts. Un peu après 16 heures, il faut se séparer. Jean regagne Lignereuil, tandis

Jean Daum « à cheval ».
Photo prise en 1910 dans le jardin séparant la maison familiale de la verrerie.

que Marie-Louise repart pour un long périple à l'issue duquel elle retrouvera ses enfants en Bourgogne. Elle aura parcouru plus de 1 200 kilomètres, dans une France en guerre, pour serrer son époux dans ses bras seulement quelques minutes.

À l'issue de la première bataille de l'Artois, Jean Daum est décoré de la croix de guerre avec une citation à l'ordre de la division. Une semaine après avoir laissé Marie-Louise sur le quai de la gare de Montreuil, il tombe de cheval et se fait une entorse. Lors de sa convalescence à Berck, sa femme et ses trois enfants sont autorisés à le rejoindre.

Verdun : Dieu que cette grosse artillerie boche m'effraye !

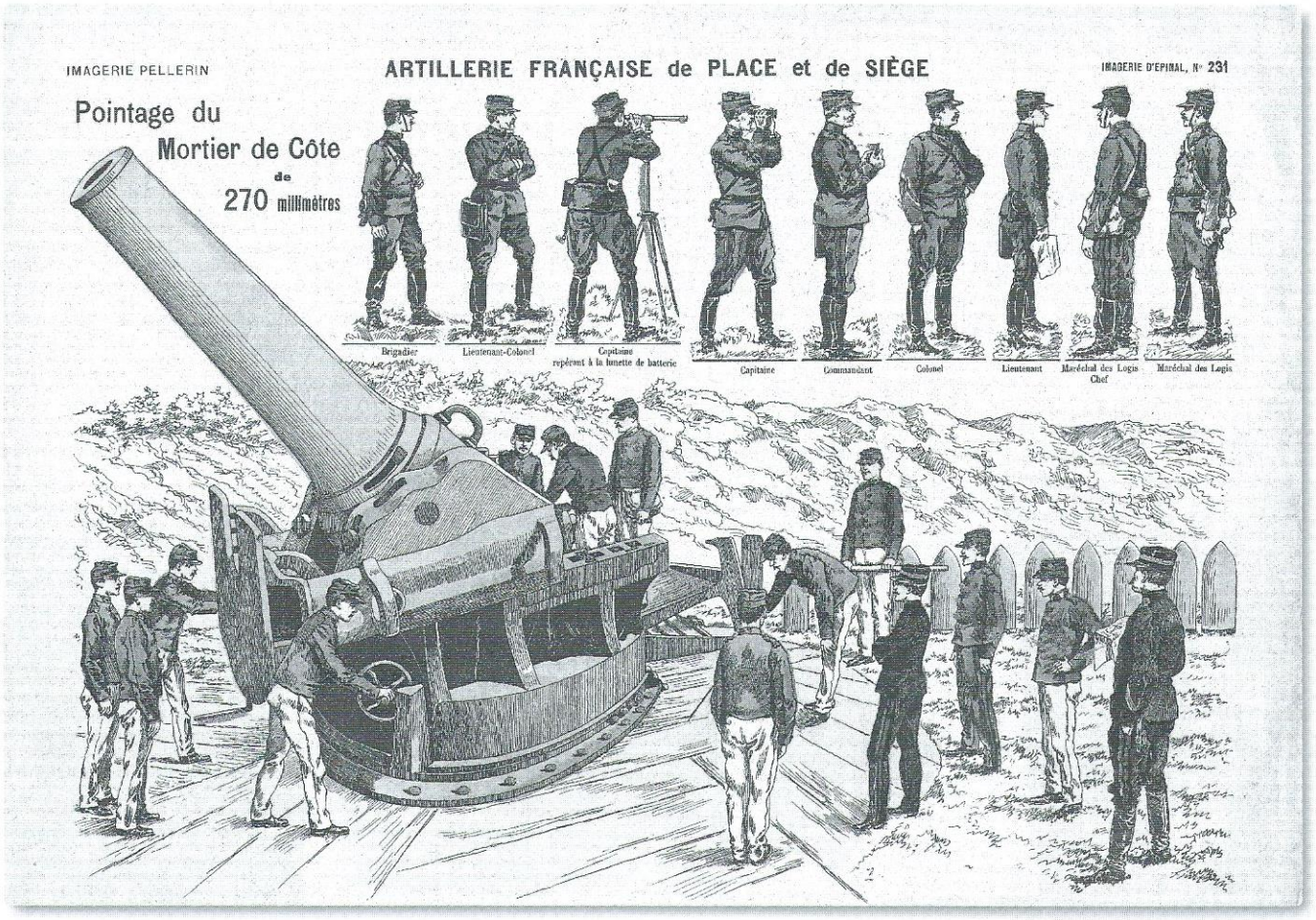
De la fin de l'année 1915 jusqu'à la mi-mars 1916, le 8e d'artillerie se refait une santé en Lorraine où le front est stabilisé. Mais la « Division de fer » à laquelle il appartient est désignée pour rejoindre Verdun où la bataille enrage et absorbe de nombreuses unités. Le lieutenant Daum débarque à Neuville-sur-Orne le 15 mars 1916. Les jours suivants, il découvre un terrain chaotique ; le paysage est lunaire et parsemé d'entonnoirs. Des branches d'arbres déchiquetées et des morceaux de fil de fer barbelés s'entremêlent. Dans une lettre du 27 mars 1916 adressée à son épouse, il ne dissimule pas ce qu'il endure. Il explique qu'il bivouaque dans un bois et qu'il vit avec cinq autres camarades dans un petit trou rectangulaire de 1,50 m sur 3 m, profond de 60 centimètres, sous une bâche qui laisse parfois couler des filets d'eau. Il précise qu'il est en réserve et s'attend à être envoyé vers l'avant : *Dieu que cette grosse artillerie boche qui a fait déjà tant de ravages dans notre artillerie devant Verdun, m'effraye !* Puis il monte en première ligne pour relever les auvergnats du 53e d'artillerie à la « Croix d'Esnes ». Durant un mois, ils se sont évertués à briser les attaques d'un ennemi cherchant à s'emparer de la cote 304 et du « Mort-Homme », afin de tourner Verdun par la rive gauche de la Meuse. Le 2 avril 1916 vers 11 heures, la position du lieutenant Daum est bombardée par des obus de gros calibres. Quatre heures plus tard, le maître-verrier est enseveli à l'entrée d'un abri en construction avec quelques-uns de ses hommes. Henri, l'un des frères de Jean, combat dans le secteur au sein du 120e régiment d'artillerie lourde. Il est prévenu en fin d'après-midi : *Je file à cheval, à travers champs, pensant bien qu'il ne pouvait être que tué... Le colonel du 8e ne me cache plus la vérité ; très affectueux, il me dit toute l'estime qu'il avait pour Jean, mais j'avais hâte de partir... Je repars jusqu'à la position*

de batterie, où je vois Fould [capitaine, commandant la 4e batterie], ému aux larmes, disant qu'il avait senti que la position de batterie qu'ils étaient venus occuper leur serait néfaste… Vers 4 heures, un obus est tombé à l'entrée même de l'abri et avait fauché tous ceux qui y étaient. Jean n'avait certainement pas souffert, la simple commotion aurait suffi à le tuer sur le coup, mais un éclat l'avait atteint en pleine poitrine.

Un jeune officier de 18 ans, l'aspirant André Zeller, futur général qui participera au putsch d'Alger en avril 1961, servait à la batterie voisine. Soixante-ans plus tard, dans une lettre destinée à la famille, il évoquera la disparition du lieutenant Daum : *Alors que j'ai le souvenir très précis de cet homme de belle stature, au visage bien tracé et avenant, je n'ai jamais eu de relations personnelles avec lui. Petit aspirant, nouvellement arrivé à la 5e batterie, je considérais avec sympathie et respect ce grand lieutenant de la 4e, mais je ne me serais pas cru autorisé à lui adresser la parole. Je savais aussi, grâce aux conversations avec mes sous-officiers, la place tenue par les établissements Daum à Nancy. Il était d'ailleurs sous les ordres du capitaine Fould, lui aussi officier de réserve et de la famille des richissimes banquiers. Ceci montre que, même après deux ans de guerre, un officier de réserve, quelle que fût sa situation civile, se serait cru déshonoré de ne pas partager les efforts et les peines de ses compatriotes… C'est en passant devant son abri que j'ai vu les infirmiers retirer des débris les corps de ces malheureux. L'obus, arrivant de flanc, avait éclaté devant la porte, toute sa gerbe criblant d'éclats l'intérieur.*

Edmée[2], la dernière fille de Jean Daum qui a vu le jour quinze jours avant la disparition de son père, décédera le 24 novembre 2015, à la veille des célébrations du centenaire de la bataille de Verdun.

Patrick-Charles Renaud

Notes

1. En exécution du traité de paix de Francfort du 10 mai 1871, ratifié par la loi du 18 du même mois, et de la convention du 11 décembre 1871, ratifié par la loi du 9 janvier 1872, les Alsaciens-Lorrains originaires des territoires annexés ont eu à opter pour la France. Ceux qui ne l'ont pas fait dans les délais fixés par la loi ont été « déchus » de la nationalité française et sont devenus, conformément aux dispositions de cette convention « de nationalité allemande ».
2. Edmée Daum était mariée à Yves Seigneur. Elle avait deux frères et une sœur : Jacques (1909-1987) ; Noël (1910-2002) et Catherine (1914-1995).